

LES VEILLÉES

PERE BONSENS

Seconde Série. JOURNAL HEBDOMADAIRE. No. 7.

ANNONCES.

Les *Veillées du Père Bonsens* se vendent 3 cents par livraison. Les personnes de la campagne ou de la ville qui désireraient recevoir cette publication à domicile, pourraient adresser à l'éditeur propriétaire, N. ADAM tiroir No. 36, bureau de poste, ou au No. 87, rue St. Jacques, Montréal, une somme quelconque et leur sera adressé des livraisons jusqu'à ce que le montant ait été épuisé. L'envoi équivaudra à un reçu.

A la ville, le journal est à vendre dans tous les dépôts et par les porteurs de journaux.

Vente en gros au No. 87, rue St. Jacques.

AUX INVENTEURS.

On se charge à ce bureau de tout ce qui a rapport à la demande de brevets pour le Canada et les Etats-Unis. On prépare les spécifications, dessins, modèles, etc., et négocie la vente d'inventions ici ou à l'étranger. S'adresser par lettre ou personnellement à N. ADAM, 409 rue Craig.

QUATRIEME ENTRETIEN.

NOVEMBRE 1973.

(Suite.)

Où Mademoiselle Jacqueline veut ouvrir son cœur.—Confession interrompue.—Une lettre qui cause une vive sensation avant sa lecture.—Ottawa, ses rues, ses cataractes, ses palais.—Les intrigues qui s'y trament.—Spectacle sublime et scènes révoltantes.—Chaos.—Châte d'un ange et d'un démon.—Dénouement.—Grincements de dents et réjouissances. Bonsens, reprenant sa lecture.—“Je trouvais des groupes nombreux assis autour de tables encombrées de verres de toutes sortes et de bouteilles de toutes les espèces. Je pris place dans le seul coin inoccupé; j'appelai un garçon et me fis apporter une plume, de l'encre et du papier, puis un verre de limonade. On me servit avec l'air du plus profond dédain. Le garçon connaît évidemment son affaire. Il sait que les buveurs de limonade n'enrichissent pas les propriétaires de

buvettes. On n'ave pas trente verres d'un breuvage qui ne fait pas de mal. Les consommateurs de liqueurs alcooliques ne s'arrêtent souvent, au contraire, que quand les garçons qui les servent en ont pitié. Tout en écrivant les premières feuilles de la présente, je me mis à observer mes voisins. Les uns étaient accoudés sur la table et appuyaient leur tête pensive sur une main qui soutenait en même temps une pipe ou un cigare. Ils avaient les yeux fixés au plafond où ils semblaient chercher la solution d'une énigme embarrassante, tandis que, près d'eux, un interlocuteur très animé leur débitait à voix basse, des phrases dont je ne saisisais que quelques mots par-ci par-là, et à peu près comme suit:—Nous sommes sûrs de la majorité. Le bonhomme n'est pas inquiet... il se tirera de là comme il l'a fait bien des fois... toute cette blague va tomber dans l'eau... il n'a qu'à parler... il en a encore pour vingt ans... vos électeurs ne vous en sauront pas gré... le gouverneur est avec nous... c'est à prendre ou à laisser... allez-vous ainsi briser votre carrière?... ces imbéciles qui ne feront jamais rien pour vous... des hommes distingués comme vous... perdre vos talents... des principes?... quelle bêtise! c'était bon autrefois...

Le docteur Boudin.—Ah! ça, mon cher Bonsens, votre correspondant radote. Quel intérêt pense-t-il que vous pouvez prendre à des propos interrompus auxquels on ne comprend rien.

De Grosmont.—Pardonnez, docteur. Je vois exactement ce que c'est, aussi clairement que si j'entendais toute la conversation. Celui qui parle est, tout simplement, un agent du gouvernement chargé de séduire en l'effrayant, ou par des promesses, de jeunes membres du parti libéral. Satan-chien, docteur, si vous ne comprenez pas